

XVIII^e | Le café de Montmartre, qui a vu défilier derrière le zinc d'Elyette le tout-Paris artistique et littéraire, sera vendu aux enchères le 6 mai. Un « crève-cœur » pour celle qui en fut la patronne durant cinquante ans.

La fin d'un « Rêve »

CÉCILE BEAULIEU

JACQUES BREL était un client assidu. Assis des heures durant sur la banquette de moleskine, tout près de la fenêtre, les yeux rivés sur le numéro 40, où résidait son « amoureuse », Suzanne Gabriello, il a couché, au « Rêve » les prémices de sa célèbre chanson « Ne me quitte pas ». Quelques années plus tard, Patrick Modiano, prix Nobel de littérature, donnait ses rendez-vous dans cet incroyable bistrot niché au creux de la butte Montmartre, au 89, de la rue Caulaincourt (XVIII^e), dont il parle dans son roman « Une jeunesse » : Au Rêve. Un nom magique. Parce que, dit-on, on y servait de l'absinthe au début du siècle dernier.

Dans cet abri littéraire, et rendez-vous du quartier, se sont croisés durant des décennies Louis-Ferdinand Céline, Marcel Aymé, et plus récemment Claude Nougaro, Claire Brétecher, Fabrice Luchini ou Cécile de France. Les énumérer relève de la mission impossible.

Incontournables patrons

Quasiment tous ont connus les incontournables Elyette Ségard-Planchon et Pierre, son mari, dit Picsou. Peut-être les derniers bougnats de Paris. Le couple n'a pas eu d'enfants. Ou plutôt si, un seul : Au Rêve, surmonté de son fameux néon bleu, qui a occupé toute leur vie. Passionnément.

Cédé en 2009 par les patrons qui prenaient leur retraite, non sans amertume, mais à l'issue d'une fête mémorable, le bistrot, placé dix ans plus tard en liquidation judiciaire, va être proposé aux enchères publiques le 6 mai.

« Un crève-cœur... Vous m'auriez vue lorsque j'ai appris la nouvelle ! s'exclame Elyette. J'étais bouleversée. Ce lieu a été ma maison, celle de mon père avant moi, que nous avons dirigé avec Pierre pendant cinquante ans. L'histoire de toute



Situé au 89, rue Caulaincourt (XVIII^e), Au Rêve, surmonté de son néon bleu, est reconnaissable dans tout le quartier.



Derrière le comptoir je me suis cultivée au contact de tous ces artistes

ELYETTE SÉGARD-PLANCHON, PATRONNE DU RÊVE PENDANT CINQUANTE ANS. APRÈS SON PÈRE

une vie. Derrière le comptoir je me suis cultivée au contact de tous ces artistes, incroyables, connus ou non, écrivains, cinéastes, chanteurs, musiciens, sculpteurs, journalistes... Nous en avons aussi fait une institution de quartier, organisé des fêtes, des anniversaires. »

« Le Rêve était bouillonnant. Un tourbillon. Il me reste les souvenirs. Et aussi tous ces amis avec lesquels je suis en contact ! » Et il y a les anecdotes, aussi, savoureuses, qu'Elyette pourrait égrainer des heures durant : « Petite fille, je jouais à la marelle avec mes copines devant le café. On entrait et sortait parfois bruyamment, ce qui mettait en colère papa : *Il ne faut pas déranger monsieur Brel !* nous répétait-il. Et nous.

on le trouvait bien moche, ce monsieur Brel ! », sourit-elle, un peu gênée d'« avoir pensé ça ». « Il venait tous les jours, avant d'aller chanter au Tire-Bouchon, place du Tertre, se remémorer la septuagénnaire. Et il utilisait le taxiphone, dont j'ai fait don au musée de Montmartre, pour téléphoner à Suzanne Gabriello. Elle voulait un enfant, se marier avec lui, mais il n'a jamais voulu divorcer de son épouse. »

Autre utilisateur assidu du fameux taxiphone de l'arrière-salle : Marcel Aymé. « Sa femme épiait ses conversations, alors il passait tous les matins au Rêve pour téléphoner. Vous savez qu'il avait accepté d'être notre témoin de mariage ? Malheureusement, il est décédé juste avant. » Un rendez-vous manqué.

A la recherche de l'âme perdue du café

Mais pas celui avec Jacques Brel : « Lorsque j'ai cédé le Rêve, je me suis fait une promesse : aller sur sa tombe, aux îles Marquises et y déposer un caillou, sur lequel j'ai écrit *Montmartre se souvient. Au Rêve*. Et elle l'a fait, toujours au bras de Picsou. « Mon compagnon de toujours et pour toujours... Cinquante-quatre ans de mariage ! » Comme Montmartre, qu'elle ne quittera jamais : « Mais comment pourrais-je vivre ailleurs ? », demande-t-elle, éberluée qu'on lui pose la question.

« Plus tard, poursuit Elyette, je suis retournée aux Marquises, avec une demande de Michou, qui souhaitait que je dépose une autre pierre à son nom. Je l'ai colorée avec du vernis à ongles bleu, sa couleur. Il y avait inscrit : *Adieu l'ami ! Et signé : Michou de Paris*. Mon idée a fait des émules : sa sépulture recèle maintenant plein de petits cailloux. »

Le « rêve » d'Elyette, désormais ? « Que ce lieu perdure après la vente. Et qu'il retrouve son âme ». ■



Elyette et Pierre créaient toujours l'événement au Rêve, comme ici, à l'occasion du « vin nouveau » en novembre 1970.